

## Le « par cœur »

serait-il aujourd'hui la forme la plus authentique  
et la plus durable du savoir ?

Les Conférences Pédagogiques d'automne 1961 ont cette année en France une toute première importance. On discutait d'ordinaire de questions technologiques sans portée décisive sur le sort de l'orientation de notre enseignement. La tradition pédagogique française n'était-elle pas d'ailleurs fixée depuis longtemps par le laïcisme et l'humanisme de ses grands théoriciens, jalonnée par des instructions ministérielles qui ont toujours magnifié la nécessité d'une culture, seule capable de former pour demain les hommes et les citoyens d'une démocratie dont se réclament depuis toujours tous les éducateurs ?

Mais des faits nouveaux nécessitent aujourd'hui une reconsidération des principes et des données de notre enseignement. L'École ne pourra pas continuer à piétiner, ou à regretter, dans un monde qui se transforme et évolue à un rythme accéléré, non plus à l'échelle des générations mais à celle d'un lustre, ou parfois d'une année.

La circulaire ministérielle française du 19 octobre 1960 notait quelques-uns de ces faits nouveaux :

— « *La surcharge des classes, qui rend plus difficile l'emploi de méthodes d'enseignement individualisé et qui réduit l'efficacité de l'action éducative du maître.* »

Mais cet élément n'est que le résultat de la carence gouvernementale. Il aurait suffi, et il suffirait encore à brève échéance, de construire en masse des locaux adéquats et de dégager les crédits nécessaires pour la formation accélérée des maîtres. Il s'agit d'une simple conséquence d'une répartition de crédits désaxée, où la guerre notamment — la mort — bénéficie largement de l'effort financier que réclament les œuvres de vie.

En tous cas, cette situation, toute passagère espérons-le, ne saurait justifier un changement profond, à longue échéance, dans la conception même de la formation scolaire et humaine.

— « *La forte proportion d'instituteurs débutants à qui il a fallu confier une classe avant d'avoir pu les doter de la formation pédagogique indispensable.* »

C'est là un état de fait strictement provisoire, qui entraîne des mesures provisoires, en attendant les solutions normales à intervenir.

Quand une route est en mauvais état on établit une déviation pour permettre la réfection. Il serait évidemment contraire aux principes mêmes d'une bonne gestion du réseau routier de considérer d'avance qu'on établira des déviations plus ou moins définitives, pour parer à l'impraticabilité des voies ordinaires.

Ajoutons que le métier d'instituteur est à peu près le seul qu'on confie

ainsi de nos jours à quelqu'un qui n'y a été nullement préparé. Pour entrer dans un atelier de couture la jeune fille doit avoir son C.A.P. On ne demande aucune formation ni aptitude à la candidate institutrice.

La carence d'instituteurs ne saurait en tous cas autoriser, ni justifier une modification dans les processus pédagogiques normaux, tels qu'ils résultent d'une longue expérience psychologique, scolaire et sociale.

— « *La difficulté que nos écoliers éprouvent à fixer leur attention sur un sujet déterminé ou même simplement à accomplir l'effort de mémoire nécessaire pour retenir les notions qui leur sont enseignées.* »

C'est là, par contre, une réalité qui tend à modifier, qui a déjà modifié, le comportement scolaire et les habitudes de la masse de nos enfants, par la détérioration accentuée des capacités d'attention et de mémoire des générations nouvelles. L'évolution du milieu dans le sens de la mécanisation, de la vitesse et du bruit, l'appel grisant de l'image par les journaux illustrés, le cinéma et la télévision, les modifications profondes dans les contextures mêmes de la famille, du village et du quartier constituent autant d'éléments de changements irréversibles dans le comportement général et scolaire des enfants.

Ces changements nécessitent une modification profonde dans les processus de vie et de travail de l'Ecole. C'est de la plus élémentaire logique ; c'est du simple bon sens qui justifie nos efforts théoriques et techniques pour une modernisation inéluctable de notre enseignement.

Or, que fait la circulaire ?

Constatant ces faiblesses de la pédagogie actuelle, elle n'essaie point d'adapter les méthodes de l'Ecole à l'enfant nouveau, fruit du bouleversement technique, familial et social contemporains. Elle demande qu'on en revienne — si tant est qu'on les eût un tant soit peu abandonnées — aux formules du passé qui ont consommé cette faillite. Il y a trop d'accidents d'autos ! Il serait bien trop coûteux d'envisager la rectification des tournants et la construction d'autoroutes. On va en revenir aux procédés qui ont fait leurs preuves il y a 50 ou 70 ans, au temps où il n'y avait pas d'autos sur les routes... Oui, voilà la solution : ressusciter charrettes et calèches se déplaçant à six à l'heure. Et le problème sera résolu.

Nous n'exagérons rien en avançant cette comparaison. La circulaire reconnaît la baisse de l'attention et l'inaptitude actuelle aux fonctions de pure mémoire. Obligeons les enfants à faire attention et à étudier par cœur et nous retrouverons l'efficacité d'antan.

Jamais circulaire officielle n'avait fait montre de tant de légèreté dialectique et d'un manque si complet de logique et de bon sens.

— « *Probablement aussi, ajoute la circulaire, la tendance générale de notre époque à examiner toutes choses rapidement et superficiellement sans avoir le temps, ou sans éprouver le besoin de creuser ou de réfléchir.* »

Cette tendance est certaine. Son apparition nécessite elle aussi en correctif une autre forme d'école et de travail que celle du début du siècle, du temps où les enfants étaient incontestablement plus concentrés, plus réfléchis, avec une soif naturelle, non encore émoussée, de connaître et de chercher. Il nous appartiendra justement de voir si les solutions préconisées par la circulaire ne risquent pas d'aggraver le mal au lieu de l'atténuer.

\*\*\*

Mais il y a, croyons-nous, à la prise de position de la circulaire, d'autres raisons, non mentionnées explicitement, et qui lui donnent une actualité dont il ne faut pas sous-estimer l'importance.

La science et les techniques se sont développées depuis quelques lustres à une vitesse accélérée. Leurs réussites spectaculaires sont comme une montée en flèche qui tend à aspirer toute la vitalité des individus. Comment n'être pas impressionné par les exploits d'un Boeing traversant l'Océan en quelques heures, par l'envoi d'un cosmonaute autour de la terre ou plus simplement par le miracle permanent et désormais familier de la télévision, alors que piétinent des recherches psychologiques, pédagogiques ou philosophiques qui apparaissent, de ce fait, comme subsidiaires ? De là à penser que la science triomphante apportera au monde non seulement le confort grisant mais les buts mêmes de nos efforts de civilisation il n'y a qu'un pas. La « civilisation mécanicienne » est d'ores et déjà une réalité.

Or « la technique, écrivait Gabriel Marcel, induit l'esprit en tentation... La raison en est qu'elle donne le pouvoir et que le propre du pouvoir est de griser l'homme et de le pousser à en abuser. Il y a effectivement un véritable vertige de la technique. » (1)

Il est à peine nécessaire de rappeler les dangers de cette formation technique non animée par la culture. « L'orientation de plus en plus poussée des groupes humains vers des fins de production industrialisée et l'utilisation de plus en plus scientifique des individus vers ces fins, qui échappent à sa volonté et même la plupart du temps à sa compréhension, tendent à faire de l'homme un rouage mécanique auquel est retirée toute possibilité de contrôle de ses actes et, en conséquence, toute responsabilité... L'homme est conquis dès l'enfance par toutes les entités mécaniques qui le dépassent considérablement en puissance et en rapidité. Il a vite fait de les considérer comme des dieux bénéfiques qu'il admire et bientôt vénère d'autant plus qu'il les comprend moins. Le mystère crée la divinité ; un mélange confus de ce qu'il admire dans sa force, de crainte pour ce qu'il ne comprend pas dans sa structure, et de reconnaissance pour ce qui le comble de bienfait, aboutit à un véritable culte pour la machine.

Cette imprégnation mécanistique de tout idéal et de la pensée même pousse l'homme à se sous-estimer et beaucoup ne sont pas loin de juger que la tortue ou le renard électroniques sont supérieurs à l'homme. » (2)

Ils lui sont supérieurs aux yeux des technocrates qui déplorent chez les individus un résidu d'activité créatrice et de pensée personnelle qui risque de fausser l'automatisme des mécaniques. Et c'est pourquoi dans le complexe machiniste triomphant on aura tendance à annihiler le plus possible les qualités humaines dont la technique n'a que faire, et à développer au maximum, à rendre automatiques les conditionnements scientifiques.

Sur cette pente, nous allons vers la robotisation intégrale des individus, dont l'Ecole risque fort de n'être que l'instrument.

La circulaire du 19 octobre 1960 s'inscrit dans ce complexe technocrate. Elle ne contient aucune allusion à une quelconque culture. Elle ne parle que de connaissances à fixer, de règles et d'exercices à imposer, d'acquisition des automatismes de base, recommandant même qu'on délaisse sans remords les disciplines formatives : histoire, géographie, sciences d'observation, auxquelles on ne devra en aucun cas accorder une place débordant les horaires strictement prévus.

C'est ce tournant pédagogique dangereux que nous tenons à dénoncer au

---

(1) Georges Ville : *Culture personnelle et formation scientifique* (revue *l'Usine nouvelle*, numéro de printemps 1961).

(2) G. Ville : op. cité.

début de cette étude parce qu'il marque une réaction absolument contraire à toute la longue tradition française de culture humaniste et formative.

Dira-t-on que cette circulaire ne concerne que le premier degré et qu'au même moment, M. Lucien Paye, alors directeur de l'Enseignement et aujourd'hui ministre, publiait, en date du 8 septembre 1960 une circulaire dite des *Travaux scientifiques expérimentaux* qui prend exactement le contre pied de la circulaire du par-cœur pour un enseignement de culture ? Ou qu'une autre circulaire du 4 juillet 1961 préconise pour les futures classes terminales un enseignement qui, sans négliger les acquisitions de base, vise à éveiller chez les enfants la curiosité intellectuelle et le désir de savoir ?

Ce qui nous inquiète, c'est justement que le *par-cœur* semble être réservé au premier degré et condamné pour les autres enseignements, ce qui est pour le moins illogique et anormal.

A moins que cette première circulaire ne soit le premier échelon d'un plan de modernisation à la mode scientifique et américaine, qui solutionnerait apparemment les problèmes pendants : avec le par-cœur et les répétitions automatiques un instituteur même non préparé pourra désormais faire classe à 50 ou 80 élèves. On perfectionnera encore la technique en important des U.S.A. les « machines à enseigner » qu'on est en train d'y expérimenter et d'y fabriquer. L'enfant appuiera sur un bouton : la question à mémoriser, les calculs à exécuter apparaissent sur l'écran lumineux. On appuie sur un autre bouton et la machine contrôle, corrige et note automatiquement. La radio et la télévision seront utilisées à cet effet.

Il ne s'agira pas plus que dans la circulaire, ni de formation ni d'éducation mais seulement de montage automatique des mécanismes de base, comme si, en fait d'éducation les acquisitions pouvaient être ainsi, arbitrairement, dissociées de l'œuvre profonde et permanente de formation et de développement des individus.

Mais le problème de l'Ecole primaire sera ainsi résolu — en attendant que les autres enseignements suivent le même sort : les éducateurs seront remplacés par des opérateurs fonctionnant pour 100 ou 200 enfants et l'Ecole à mi-temps pourra devenir une réalité.

Voilà le danger sur lequel la circulaire du par-cœur ouvre une voie dont nous devons dire ici toutes les graves incidences dans la fonction éducatrice.

\*  
\*\*

Il ne s'agit d'ailleurs point de tourner le dos aux réalisations techniques contemporaines et au progrès qui en est l'expression humaine.

Nous pensons, et nous prouvons par l'expérience concluante que l'acquisition intelligente des mécanismes est possible sans recours abêtissant au par-cœur, qu'elle est nécessaire et que connaissance et culture ne sont nullement antinomiques comme voudrait nous le laisser croire la circulaire.

Nous puiserons encore chez Georges Ville (op. cité) une présentation très rationnelle et très juste du problème.

« La culture, chez l'individu, peut être considérée sous deux aspects :

— soit comme l'acquis d'une certaine somme de connaissances, l'accumulation d'un certain savoir plus ou moins étendu dans divers domaines ;

— soit comme une ouverture d'esprit, un certain pouvoir latent de comprendre et d'expliquer.

Les deux conceptions sont exactes, mais elles sont inséparables. En effet si, d'une part, la seconde dépend de la première, c'est-à-dire que la culture est nécessairement à base de savoir, d'autre part le savoir seul, si étendu soit-il, n'est pas suffisant. Si poussé soit-il, nous sentons bien qu'il y manque encore autre chose pour définir l'homme cultivé, et que celui-ci doit dépasser son savoir, oublier ce qu'il a très bien appris, pour ne garder que le pouvoir d'apprendre, encore et toujours, et que c'est à ce degré seulement que se situe la culture.

Disons, pour coiffer le tout, que la culture c'est le développement harmonieux aussi complet que possible des facultés essentielles qui différencient l'homme en le classant à son rang exceptionnel et prédestiné dans le monde naturel. Elle est faite d'une double richesse chez l'individu :

— d'une part le savoir, c'est-à-dire l'accumulation dans la mémoire et dans les habitudes d'une expérience qui accroît sa puissance d'investigation et de création dans son action ;

— d'autre part l'intelligence interprétative qui peut s'appliquer à tous les niveaux du savoir. C'est une faculté différente, complémentaire, qui peut exister chez l'artisan, chez l'homme d'intuition et même chez ce que nous appelons le sauvage à connaissances scientifiques quasi nulles, mais qui peut aussi bien faire totalement défaut à l'individu hautement évolué dans la technique et porteur d'un bagage de connaissances considérables. »

Un fait est d'ailleurs à considérer : les connaissances scientifiques évoluent dans l'espace de quelques années. Il y a de grandes chances pour que les matières que l'étudiant aura ingurgitées cette année à force de répétitions fastidieuses deviennent insuffisantes ou même fausses dans deux ou trois ans, quand l'adolescent devra aborder la production. De plus en plus, remplir la mémoire c'est verser dans un tonneau des Danaïdes qui a au moins la possibilité de laisser s'écouler ce qui est inutile, qualité qu'ont parfois perdu les scientifiques non cultivés.

« Il faut donc revivifier continuellement cette culture technique ou scientifique. On ne peut plus se fier à un bagage de connaissances acquis une fois pour toutes. L'éducation permanente est indispensable. » (3)

Nous redoutons que la France emboîte le pas à l'Amérique technocrate. D'aucuns voient les mêmes dangers d'une mécanisation de l'enfance dans les pratiques d'intense activité technique de l'U.R.S.S. Ce danger, les Soviétiques eux-mêmes en ont conscience si nous nous référons à une étude de N. Semonov, Prix Nobel : « La science et l'avenir humain » (revue *La pensée*, n° juillet-août 1961) :

L'objectif, l'idéal du progrès social pourrait être formulé à peu près dans les termes suivants : le maximum de bonheur pour le maximum de gens, pratiquement pour tous. La première condition en est, tout naturellement, la satisfaction complète des différents besoins, matériels et culturels, de tous les hommes.

Mais la satisfaction de ces besoins sans cesse croissants, en dépit de son importance primordiale, ne suffit pas encore à faire le bonheur des hommes, bien qu'elle soit évidemment la condition fondamentale, nécessaire, d'une acti-

---

(3) Georges Ville : op. cité.

vité spirituelle pleinement épanouie. C'est que l'homme, de par sa nature même, n'est pas seulement un consommateur ; il est aussi un créateur de valeurs matérielles et spirituelles. Si le besoin d'une activité créatrice est l'un des plus nobles qui soient, c'est aussi un des besoins majeurs les plus profondément enracinés de l'Homo sapiens.

*L'activité créatrice — qu'elle se manifeste à travers de grandes œuvres ou de petites choses, — constitue, au fond, la seconde condition essentielle, expresse, du bonheur authentique de chaque individu. De sorte que l'une des plus nobles tâches consiste à faire participer d'immenses masses humaines à une activité multiple et diverse.*

*D'aucuns ne seront peut-être pas d'accord avec cette conception du bonheur. Bien des gens voient aujourd'hui le bonheur non pas dans l'exercice d'une activité de création, mais dans le fait, leur travail une fois terminé, de s'adonner aux joies paisibles, ou au contraire tumultueuses de la vie. Pour ma part, je suis fermement convaincu qu'une telle conception du bonheur procède d'une indigence spirituelle ou d'un vide de la personnalité, de l'absence de conditions sociales favorisant la manifestation et le développement des aspirations et des capacités créatrices qui existent en puissance chez tous les hommes.*

*En un mot, pour que chacun puisse réaliser son potentiel créateur et en tirer joie, il faut un développement et une formation déterminés de son intelligence et de ses sentiments ; il faut que ses connaissances, ses goûts esthétiques, enfin son attitude morale à l'égard de la société et de lui-même aient atteint un certain niveau. Or, pour cela, il faut aussi qu'existent dans le monde entier des conditions économiques et sociales assurant à tous les hommes la possibilité d'un développement général et d'une activité créatrice.*

Les explications ci-dessus, qui situent la circulaire dans le complexe technique, sociologique, éducateur et culturel contemporain nous permettent de dénoncer une première erreur générale :

L'éducation française n'a pas le droit de tourner aussi radicalement le dos à notre longue tradition de culture et de nous engager dans une formation technique à outrance qui nous asservirait aux machines.

Nous demandons qu'intervienne un rectificatif officiel qui tout en disant l'importance actuelle des acquisitions et des mécanismes inciterait les éducateurs à les intégrer dans l'indispensable culture qui seule formera les hommes et les citoyens.

\*  
\*\*

Il y a dans cette circulaire une autre anomalie qui n'est pas dans la tradition française.

Sans crier gare, avec des considérants dont nous avons dit la fragilité, la circulaire édicte le 19 octobre 1960 une pratique pédagogique qui devient de ce fait officielle et dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est désaccord avec les principes de toujours de notre éducation et avec le sentiment de tous les pédagogues. « Il est donc recommandé instamment aux maîtres des classes élémentaires de consacrer tous leurs efforts à fixer d'une manière durable, dans ces matières les connaissances prévues par les programmes. »

Cette recommandation est juste et valable. La circulaire fait fausse route

lorsqu'elle entre dans le détail des techniques et d'une façon absolument insoutenable :

« L'étude des divers sons au cours préparatoire, celle des conjugaisons, des règles d'orthographe, des tables aux cours élémentaire et moyen devront être conduites avec persévérance et elles donneront lieu à des révisions d'autant plus prolongées que la classe sera composée d'éléments plus réfractaires. »

Les rédacteurs de cette circulaire n'ont certainement jamais fait classe à la masse des enfants. Ils ont été eux-mêmes des élèves qui ont réussi grâce à une mémoire facile et fidèle et ils ont constaté leur réussite selon cette technique des enfants qui sont nantis du même avantage. Avec eux pas d'histoire. Ils n'ont souvent pas même besoin de répétition : ils enregistrent sans effort comme dans un éclair.

Mais que fera l'instituteur avec la masse de plus en plus nombreuse des élèves qui n'ont pas la bosse intellectuelle, dont la mémoire difficile a déjà pris une indigestion d'apprentissages exigés, oubliés sitôt qu'appris. Ils ont bien étudié le matin le résumé d'histoire ou de géographie et la maman leur a fait réciter la table avant de partir. Mais tout cela s'est évanoui en cours de route. L'enfant ne sait que bredouiller.

Que recommanderont les instructions dans ces cas, nous le répétons, très fréquents aujourd'hui. S'il faut faire respecter la loi il faudra punir, frapper peut-être, sans résultat d'ailleurs sinon de décourager encore l'enfant.

La circulaire ministérielle nous engage ainsi dans un cercle vicieux où les sanctions seront indispensables. On dit qu'elles dressaient autrefois les enfants et qu'un retour à l'autorité et à la force ne serait pas aujourd'hui sans effet.

On oublie, dans ce recours à l'obéissance que les temps sont changés. Un vent de démocratisation a soufflé sur les parents, et les élèves eux-mêmes en sont imprégnés. Vous n'obtiendrez plus rien par la force.

Le mal s'étend d'ailleurs. *Des instructions sur la grammaire, du C.E. au Cycle d'Observation* viennent de paraître. Fruit du long travail d'une commission présidée par M. l'I.G. Le Lay, elles visent à normaliser les dénominations et les définitions, ce qui ne serait pas un mal. Ce qui est par contre regrettable c'est que, à chaque page, on insiste sur le fait *que exemples, règles et définitions devront être appris par cœur*. Et, chose nouvelle, dans l'avant-propos, le ministre lui-même a cru devoir officialiser cette exigence.

Dorénavant, on entendra donc chantonner dans les classes comme au début du siècle :

« Quelle était mon erreur ! Devant un nom féminin commençant par une voyelle ou un *h* muet, on emploie les adjectifs possessifs *mon, ton, son* au lieu de *ma, ta, sa*. »

Ou :

« Le participe passé des verbes pronominaux de sens réfléchi ou réciproque suit la règle d'accord du participe passé des verbes conjugués avec l'auxiliaire avoir. »

On croit rêver, surtout quand on a sous les yeux le compte rendu suivant des Conférences Pédagogiques de 1908 (Communiqué par un camarade des Vosges.)

CONFERENCE PÉDAGOGIQUE DU 7 OCTOBRE 1908

... Bon nombre de maîtres pourraient encore conter de quelle manière leur

fut donné le premier enseignement de la grammaire, et combien la routine dominait dans les méthodes et les procédés.

Certes, nous n'avons pas été gâtés sous ce rapport, disent-ils, et nous avons conservé un bien peu agréable souvenir de Chaptal et Lhomond.

L'on apprendit par cœur des règles que l'on ne comprenait pas ; des chapitres entiers étaient entassés dans notre cerveau tout ahuri, sans que les explications préalables du maître fussent venues jeter une lumière bienfaisante dans ce fouillis inextricable de règles et d'exceptions de toutes sortes.

Loin de nous la pensée de méconnaître le dévouement, la bonne volonté et l'intelligence de nos vieux maîtres, et de médire de ces braves pionniers de l'enseignement primaire d'autrefois ! Tous, nous leur adressons l'hommage de notre souvenir ému et reconnaissant.

M. l'Inspecteur s'associe aux Instituteurs pour rendre hommage aux maîtres d'autrefois qui, dit-il, faisaient ce qu'ils pouvaient, car ils n'avaient pas été préparés convenablement aux méthodes intuitives et rationnelles qui doivent être employées, constamment, dans l'enseignement de toutes les matières du programme.

Bien qu'on se défende aujourd'hui de ces errements (le par cœur), dit le groupe d'Esley, presque tous, encore, nous nous y laissons entraîner. Ce mode d'enseignement de la grammaire est fâcheux, car l'enseignement de la langue française doit être éducatif. Et, au lieu d'enseigner la langue française comme un dogme à retenir sans comprendre, dit avec raison le groupe de Martinville, il faut en faire une étude raisonnée.

M. l'Inspecteur constate que, parfois, l'on emploie encore des moyens bien peu pédagogiques dans l'enseignement de la Grammaire.

Le « PAR CŒUR » doit être condamné.

*Débuter par la règle est illogique. Il faut la faire trouver par l'exemple.*

On demande aujourd'hui aux instituteurs ce qu'ils pensent de tels procédés. Les réponses doivent être unanimes. Nous ne voulons pas revenir à la pédagogie de 1880 ou à celle, encore actuelle, des écoles confessionnelles. Nous ne voulons pas faire rabacher à nos élèves des formules ou des définitions qui ne sont pour eux que des mots incompréhensibles. Nous ne voulons pas devenir les instruments passifs de commerçants qui, selon les exigences du par-cœur, ont déjà mis en vente des disques pour la répétition des tables de multiplication et qui s'appêtent à sortir des disques de répétitions grammaticales.

Une telle réaction pédagogique déconsidère la France et compromet la formation intelligente de nos enfants.

Nous demandons que soient supprimées des instructions officielles les barbares exigences du par-cœur.